

### Malraux «Le réprouvé», par Pierre Hervé

J'ai récemment relu le discours prononcé par André Malraux au congrès de janvier 1945 du «Mouvement de Libération nationale».

Malraux s'élevait avec violence contre l'adoption d'un programme. Il s'opposait à l'union de la résistance, mais il était fougueusement – que dis-je ? sauvagement anticapitaliste.

*Il est indispensable, s'écriait-il, que, sur un point décisif à nos yeux, quelque chose d'absolu soit établi, une fois pour toutes, sur quoi nous ne transigerons pas. C'est dire que si ce point était écarté, quiconque d'entre nous combat doit quitter le combat – s'il le peut et s'il n'est pas dans l'armée – quiconque prétend représenter le gouvernement doit cesser de le représenter. Ce point, c'est la donnée essentielle de la volonté révolutionnaire, c'est la fin du capitalisme. Entendons-nous, je ne veux pas faire ici une démagogie facile et promettre des Soviets que personne ne fera. Je veux dire très simplement ceci : au moment où les partis de la Résistance ont été accueillis par le général de Gaulle dans une confiance mutuelle et profonde jusqu'ici absolument justifiée, il a été entendu que la nationalisation du crédit serait établie. Je n'ai pas l'intention de faire ici un cours financier qui serait trop long. La nationalisation du crédit est la clé, l'élément fondamental de tous les systèmes capitalistes, dans la mesure où c'est ce système que nous voulons abattre...*

Au moment où certains s'occupent de rédiger des «dictionnaires de girouettes», dans lesquels les personnalités du R.P.F. sont pieusement oubliées, il ne nous paraît pas inopportun de rappeler ce que Malraux affectait de penser du capitalisme il y a trois ans. De Gaulle s'est en une occasion mémorable opposé à la nationalisation des banques d'affaires : bah ! c'est avec de Gaulle que Malraux veut abattre le capitalisme.

Bien-pensants, qui accourez vous repaître des vaticinations de l'aventurier, vous avez bonne mine !

J'ai trouvé dans une publication oubliée un portrait assez curieux du personnage. Il est de mode actuellement de livrer au public des extraits de feuilles surréalistes. Qu'on me permette de jeter un coup d'œil dans la *Gazette des Tribunaux*, je veux parler du «Recueil général de jurisprudence, de doctrine et de législation coloniales et maritimes (35<sup>e</sup> année, numéro 384, mois d'août 1925).

Un juge m'apprend, par ses attendus, que Malraux, qui sous le couvert de la personnalité brillante, mais manifestement factice, qu'il se crée d'homme à millions, de licencié ès lettres, de littérateur et de savant connu, a, ainsi qu'il l'avoue lui-même, donné un but de commercialité archéologique au voyage qu'il accomplit en Extrême-Orient avec le titre de chargé de mission; qu'il est en relations suivies avec des commerçants de nationalité d'outre-Rhin, trafiquants de pièces archéologiques; qui, enfin, au prix de promesses de libéralités dignes d'un Roland Bonaparte, promesses que son absence de fortune personnelle lui rendrait bien malaisées à tenir, est parvenu à couvrir du nom de «mission officielle» ce voyage en Extrême-Orient qui, du moins au Cambodge, avait pour but un véritable cambriolage.

Résumons :

Arrêt du tribunal de Phnom-Penh (Cambodge) du 21 juillet 1924 : trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

Arrêt de la cour d'appel de Saïgon du 28 septembre 1924 : la peine est abaissée à un an de prison.

Arrêt de la cour d'appel de Saïgon après cassation du précédent arrêt : confirmation du jugement.

Puisque Malraux veut bien rappeler à Dimitrov qu'en d'autres temps il a signé des pétitions en sa faveur, peut-on lui rappeler qu'en 1924-25 des intellectuels français, que

lui et ses amis traînent aujourd’hui dans la boue, sont intervenus en sa faveur en une occasion certes moins honorable pour lui que celle du procès de Leipzig pour Dimitrov.

Bien-pensants, bonnes et braves consciences – comme dirait le général – qui vous indignez à la lecture d’un texte d’Aragon, d’Eluard ou de quelque autre poète devenu communiste après avoir été surréaliste, vous avez bonne mine !

Ecoutez béatement Malraux, suivez votre guide : nous vous le laissons.

Certes, Malraux a composé sa vie en artiste. C’est un metteur en scène incomparable.

Demandez-lui comment il a «conchié» l’armée française quand, subissant le sort commun, il fut appelé à Strasbourg pour son service militaire : quand on est Malraux, on est colonel ou rien. Système D et vous voici libre !

Demandez-lui comment en Indochine il recueillait les matériaux indispensables pour se grimer en révolutionnaire chinois !

Demandez-lui comment il a bluffé tout le monde avec sa reine de Saba !

Demandez-lui avec quel art, il a, en Espagne, fichu la pagaie et esquiné les zincs !

Malraux prétend nous donner des leçons, dénoncer les «séparatistes», broder sur le thème du «déserteur», jouer les grandes consciences que le communisme révolte – ô chochette ! – par son amoralisme !

Vous repasserez, André Malraux ! Les délicatesses de conscience vous sont venues sur le tard.

Quand, en juin 1944, j’ai rencontré André Malraux sur les bords de la Garonne, il ne détenait aucune responsabilité confiée par la résistance intérieure. Il était en rapports directs avec les services britanniques et déclarait fournir des parachutages. Jamais il n’a fait la lumière sur son rôle exact jusqu’à la Libération.

Quand il rencontra le général de Gaulle, il fut frappé par la grâce. Celle-ci ne fut cependant pas suffisante pour lui donner des qualités de chef de guerre. On raconte beaucoup d'histoires sur ses belles attitudes.

Malraux a joué a tout. Il a joué sur tout. Avant la guerre, au moment où il fleuretait avec le parti communiste, il vint un jour, hagard à son habitude, trouver Maurice Thorez. Le secrétaire général du parti communiste n'éprouva même pas l'idée – cela lui aurait paru saugrenu – de l'inviter à adhérer : Malraux partit, déçu. Depuis ce temps, il a obtenu quelques consolations : de Gaulle en a fait son intime conseiller, son ministre, son délégué à la propagande. On a près de soi les hommes que l'on peut.

Quelques rusés me répliqueront : comment pouvez-vous ne pas respecter un si grand écrivain ? Je n'en ai pas à l'écrivain. Il ne faudrait même pas me pousser beaucoup pour que j'avoue avoir jadis lu avec passion – et sans grand esprit critique – ses romans. Ses personnages me sont familiers. Avec un art remarquable, il a créé des climats, dessiné des figures inoubliables, posé des problèmes obsédants. Sans doute est-il un grand littérateur (avec ce que cela comporte d'égotisme et de mimétisme associés).

Mais, voici qu'il se présente en homme politique : l'aventurier menace, parle de cadavres et de sang, injurie et veut user de son prestige littéraire à des fins de guerre civile ! Halte-là, André Malraux, vous avez l'ambition de devenir le Goebbels du fascisme français : vous serez Goebbels sans masque.

Près de Malraux, l'on voit un Jacques Baumel, qui – d'après l'opinion répandue jadis au M.L.N. – n'a pas inventé la poudre. Il veut maintenant la faire parler. Lui aussi, après la Libération, se préparait à lutter contre le capitalisme. En juin 1945, il signait avec Claudius Petit (présent au congrès de Marseille du R.P.F.) et Malraux, un texte de déclaration qui demandait : *de réaliser un ensemble de réformes profondes de structure tendant à supprimer rapidement le régime de la propriété des grands moyens de production, c'est-à-dire l'exploitation de l'homme par l'homme dans tous les secteurs*

*de l'économie nationale, à savoir : le crédit, l'industrie lourde, les industries extractives, les transports et les assurances.*

Toute cette démagogie servait sciemment à diviser la Résistance. Claudius Petit, Jacques Baumel, André Malraux furent suivis de bien d'autres, que nous pourrions nous amuser à énumérer un jour et qui se répartissent entre R.P.F. et P.R.L., M.R.P., U.D.S.R., S.F.I.O. Il s'agissait d'isoler les communistes et ceux qui entendaient continuer à lutter avec les communistes. Il était indispensable de semer la confusion. Par anticommunisme, beaucoup se prêtèrent au jeu des Petit, Baumel, Malraux, de Raulin-Laboureur, Pascal Pia, Albert Olivier, que nous voyons maintenant rassemblés. La délicatesse de ces ultra-révolutionnaires n'admettait pas la cohabitation avec les communistes dans une organisation de résistance : elle supporte maintenant la cohabitation avec les vichysois dans une organisation de guerre à la République.

Il appartenait à un Malraux de donner, en ces premiers mois de la libération, une couverture «gauche» à l'entreprise. Révolution, socialisme, anticapitalisme, comme ces mots sonnaient bien dans la bouche d'un «ancien d'Espagne» ! Comme tous les anticommunistes étaient heureux d'avoir un tel personnage à nous opposer.

Bien-pensants, hommes d'ordre, ces sortes d'aventures finissent mal ! Vos pareils d'Allemagne nous content maintenant sur le ton de l'indignation, les excès de ces hitlériens, auxquels ils donnèrent le pouvoir ! Malraux laisse percer dans toutes ses œuvres un goût du sang, de la violence et du meurtre (qui lui attirait, avant-guerre déjà, une certaine considération sympathique de la part des critiques réactionnaires influencés par le fascisme hitlérien). C'est même la recherche par ses «belles âmes» d'une sorte de frénésie de la violence désespérée qui marquait la frontière entre lui et nous.

Il n'écrit plus de romans. Il ne le peut plus. Mais sans doute veut-il encore une fois incarner un personnage de son imagination. Il n'a pu être un révolutionnaire. Deviendra-t-il, est-il déjà un de ces «réprouvés» qui finissent par perdre leur âme – c'est-à-dire par la trouver – dans les déchaînements du fascisme ?